

MC2:

17 / 18

11 — 13 oct



théâtre

La Pomme dans le noir

d'après *Le Bâtisseur de Ruines* de Clarice Lispector
adaptation, mise en scène et lumière Marie-Christine Soma

« A la MC93, Marie-Christine Soma adapte, éclaire, met en scène, avec sensibilité et retenue, *Le Bâtitteur de ruines*, beau roman de Clarice Lispector interprété par un subtil quatuor d'acteurs. »

Christophe Candoni, www.sceneweb.fr

La Pomme dans le noir

d'après *Le Bâtitteur de Ruines* de Clarice Lispector
traduction française Violante Do Canto © Editions Gallimard
- Collection L'Imaginaire
adaptation, mise en scène et lumière Marie-Christine Soma

avec Carlo Brandt, *Francisco*
Pierre-François Garel, *Martin*
Dominique Reymond, *Victoria*
Mélodie Richard, *Ermelinda*

scénographie Mathieu Lorry-Dupuy
son Xavier Jacquot

images Raymonde Couvreur assistée de Giuseppe Greco
costumes Sabine Siegwalt

assistante à la mise en scène et à la lumière Diane Guérin
stagiaire assistante à la mise en scène Marie Cousseau
construction décor Ateliers de la MC93

production MC93 - Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis
coproduction Centre dramatique national de Tours - Théâtre Olympia
avec le soutien de La Colline - théâtre national, Théâtre national de Strasbourg,
de la MC2: Grenoble
avec le soutien de la SPEDIDAM, société de perception et de distribution gérant
les droits des artistes interprètes.

mer 11 oct. 19h30
jeu 12 oct. 19h30
ven 13 oct. 20h30

Grand Théâtre
durée 02h30

note d'intention

La romancière brésilienne la plus célèbre du XX^e siècle, Clarice Lispector, a imaginé ce voyage initiatique d'un héros sans héroïsme, fuyant le crime qu'il a commis et se révélant à lui-même par la grâce de la rencontre de deux femmes étonnantes qui lui ouvrent le chemin.

Martin a commis un crime dont on ne sait rien, seulement qu'il a transformé son rapport au monde. Martin n'a pas d'autres issues que de quitter la ville, s'enfuir, entamer sa traversée du désert.

Il trouve refuge dans une ferme isolée où vivent deux femmes, Victoria et Ermelinda.

Au contact d'une nature qu'il découvre, grâce au travail imposé à son corps, ce héros involontaire s'engage sur un chemin qui va le conduire vers une redécouverte de lui-même, et de tout ce qui l'entoure.

En adaptant cette œuvre majeure de la littérature, Marie-Christine Soma veut donner vie à ces personnages nimbés de mystère, dont la rencontre inopinée se révèle porteuse d'espoir et fait entendre la voix d'une auteure qui refuse d'entrer dans le jeu des classifications entre bien et mal, entre « fous et gens raisonnables, êtres disciplinés ou subversifs, honorables ou scandaleux ».

entretien avec Marie-Christine Soma

« La grande erreur, la seule erreur, serait de croire qu'une ligne de fuite consiste à fuir la vie. (...) Mais fuir au contraire, c'est produire du réel, créer de la vie, trouver une arme. (...) En vérité, écrire n'a pas sa fin en soi-même, précisément parce que la vie n'est pas quelque chose de personnel. Ou plutôt le but de l'écriture, c'est de porter la vie à l'état d'une puissance non personnelle. (...) Pourquoi écrit-on ? C'est qu'il ne s'agit pas d'écriture. Il se peut que l'écrivain ait une santé fragile, une constitution faible. Il n'en est pas moins le

contraire du névrosé : une sorte de grand Vivant (à la manière de Spinoza, de Nietzsche ou de Lawrence), pour autant qu'il est seulement trop faible pour la vie qui le traverse ou les affects qui passent en lui. Écrire n'a pas d'autre fonction : être un flux qui se conjugue avec d'autres flux - tous les devenirs - minoritaires du monde. Un flux, c'est quelque chose d'intensif, d'instantané et de mutant, entre une création et une destruction. »

Dialogues,
Claire Parnet - Gilles Deleuze

En commençant par cet extrait des *Dialogues* entre Claire Parnet et Gilles Deleuze, je trace une ligne souterraine et droite, constitutive de tout mon travail depuis le début. Sur ce chemin, la rencontre avec des écritures fut essentielle,

bouleversante, renversante, et m'a permis littéralement de survivre. Je « crois » profondément aux « grands Vivants », Virginia Woolf comme David Foster Wallace, Kafka, Marguerite Duras, et Clarice Lispector bien sûr.

Il me semble que nous avons besoin d'eux, plus que jamais, pour regarder - et quand je dis « regarder » - c'est avec le courage et l'intensité de celui qui affronte la Méduse qu'il faut entendre ce mot, le monde qui nous entoure. Là où Nous en sommes.

On pourrait résumer *La Pomme dans le noir* en quelques mots : un homme, Martin, tue, s'enfuit, et au terme de cette fuite, se trouve. Dans sa fuite, comme dans les romans de « formation », il rencontre des épreuves : la peur, la solitude, le dénuement, le travail physique, et des êtres, deux femmes, Victoria, et Ermelinda, dont il bouleverse l'existence, et qui vont le révéler à lui-même. Cela se passe au Brésil, dans les années soixante du vingtième siècle.

La Pomme dans le noir est à la fois une quête initiatique, un apprentissage du Réel, un roman d'aventure ou un western en huis clos qui se joue des déterminismes conventionnels du masculin et du féminin. Dans son titre énigmatique, il y a le fruit symbole de la faute et du savoir.

Comme chez Dostoïevski, la question de la responsabilité de l'Homme, de sa capacité de pardonner, est au centre, mais dans un monde déserté par Dieu. Les personnages, Martin, Victoria, Ermelinda, sont des êtres éloignés de la scène sociale, chacun pour une raison différente.

Martin, ce « héros » sans héroïsme, ne veut plus être le prisonnier d'un monde fait de définitions immuables, qui l'enferme dans une unique désignation.

En commettant un crime, il se met lui-même au ban de la société, et donc au pied du mur. C'est un geste de colère, de révolte, une façon d'affronter seul la contingence. Il perd volontairement sa place « sociale » avec l'intime conviction que peut-être cet arrachement lui permettra de « voir » la vérité s'il accepte de tout reprendre depuis le début. Avant l'appartenance à un pays, à une langue, à un statut, à une famille. Réduit au « minimum ». Idiot.

La ferme, avec les plantes, les animaux, les paysages, constitue ce point de départ. C'est une sorte de « paradis perdu » à partir duquel Martin réapprend à voir réellement les choses, c'est-à-dire à en faire l'expérience, sans médiation, à mains nues. C'est un Nouveau Monde dont Martin est l'explorateur et où il va être possible de « construire » après avoir détruit.

Victoria et Ermelinda sont les deux « passeuses » qui vont permettre cette genèse. Elles aussi ont abandonné la ville pour se réfugier dans cette ferme isolée, l'une par volonté, l'autre par défaut. L'une est entièrement concentrée sur le travail, la maîtrise de soi et l'évitement de tout événement nouveau. L'autre est tendue dans l'attente de l'évènement. Toutes deux vont envisager différemment le mystère que constitue l'arrivée de l'étranger.

En lisant, immédiatement, j'ai eu envie de voir s'incarner ces personnages, ils se dressaient littéralement devant moi, dans ce lieu unique de la ferme, tragiques et pleins de désirs.

Leurs actes, leurs interrogations, leurs doutes, leurs élans me semblaient très proches. Martin a commis un crime. Quel est son crime ? Qu'est-ce que Le Crime ? Comment est-ce possible qu'un homme normal, civilisé, qui n'est pas un monstre, tue ? Et qu'est-ce qu'un monstre ? À ses propres yeux ? Aux yeux de la société ? Et comment réagir face à cela ? Faut-il le dénoncer ? Quelles peurs nous traversent face à celui qui a transgressé ? Quelle liberté nouvelle ouvre-t-il en nous, à notre corps défendant parfois ? Telles sont les questions que le texte nous pose.

Le mot « Crime » hante et traverse tout le texte, pendant longtemps sans être relié à un fait concret, dans un sens qui dépasse la langue de la loi et de la morale. Cet « acte » implique une obligation, une injonction, une fois celui-ci accompli, on ne peut plus reculer. Il faut avancer, s'exiler. S'exiler géographiquement, pour ne pas s'exiler de soi-même. Il y a un chemin à parcourir, avec le corps, avec les sens...

Et paradoxalement une sorte de naissance.

Aujourd'hui, où nous sommes non seulement pris dans un flot permanent d'assignations et d'injonctions à être, mais aussi accablés par un retour de la loi moralisatrice, et par la misère des mots vidés de leur sens, il me semble que travailler sur cette écriture qui nous conduit librement, là où il n'y a ni genre, ni loi arrêtés, où tout est en train de se constituer, se déroband sans cesse à l'ordre et à la maîtrise, réfutant toute logique purement binaire, est une nécessité.

Clarice Lispector, pour qui « regarder » est un acte d'amour, nous parle simplement et intimement d'ouvrir une voie qui échapperait à la division entre les hommes et les femmes, entre fous et gens raisonnables, êtres disciplinés ou subversifs, honorables ou scandaleux. Elle nous dit non pas ce qui arrive, mais le « plus ou moins » de ce qui arrive, de ce qui est difficile à raconter. Elle nous dit que le savoir n'est pas du côté du pouvoir, de la domination, mais du côté de la perte. Elle nous dit que la transgression est le geste qui vient interrompre ce qui interrompait l'existence, l'acte de passer outre, d'aller plus loin que ce qu'on croyait possible.

Comment « toucher » la pomme, la reconnaître, sans se l'approprier ? Comment accéder à une certaine forme de savoir et rester en mouvement, changer de place, de nom, de pays...

Il me semble qu'il y a là quelque chose d'immensément fécond, et bienveillant. L'intensité vitale qui anime chacun des personnages éveille le désir de les inventer sur scène, en chair et en os... et de les regarder s'aventurer, essayer de comprendre ce qui leur arrive et peut être nous réconcilier avec une part de risque et d'expérience.

Alors rêvons, il fait chaud, sortant de la nuit, à l'orée d'un paradis perdu, un homme surgit, une femme droite et solitaire l'accueille, une autre jeune femme, plus loin, l'observe. Tout peut arriver...

Marie-Christine Soma,
août 2016

Clarice Lispector

Clarice Lispector est née le 10 décembre 1920 à Tchchelnyk, un shtetl d'Ukraine alors que sa famille se préparait à s'installer au Brésil. À leur arrivée, elle a seulement deux mois. Sa famille s'installe d'abord à Maceió, Alagoas, puis à Recife, Pernambouc, où elle suit sa scolarité et écrit ses premiers essais. Après la mort de sa mère en 1929, son père décide de s'installer à Rio de Janeiro. Elle y étudie le droit et épouse un camarade de classe, Maury Gurgel Valente, qui devient diplomate. Elle le suit en France, en Italie, mais aussi en Suisse, à Berne, à Torquay, en Angleterre et également en Amérique du Nord, à Washington. En 1959, elle rentre au Brésil.

En 1944, elle publie son premier roman, *Près du cœur sauvage*.

Ce livre marque une véritable césure dans la littérature brésilienne - essentiellement dominée jusqu'alors par une veine sociale et néonaturaliste

- en inaugurant une lignée introspective, autoréflexive et attentive à l'écriture plus qu'au thème, « une relation perturbée, perturbante et perturbatrice au réel ».

Le Lustre (1946), *La Ville assiégée* (1949), inscrivent cependant l'œuvre de Clarice Lispector entre enracinement ou nostalgie rurale et affrontement avec la ville et la modernité. Ses nouvelles (*Liens de famille*, 1960 ; *Corps séparés*, 1964 ; *Où étais-tu pendant la nuit*, 1974) se situent dans la lignée du « flux de conscience », avec les grands modèles que sont Virginia Woolf et Katharine Mansfield.

Elle achève *La Pomme dans le noir* en 1956, mais il ne sera publié qu'en 1961. Elle considérait que c'était son livre le mieux structuré.

Clarice Lispector meurt d'un cancer en 1977, juste un jour avant son 57^e anniversaire et elle est enterrée dans le cimetière juif de Caju à Rio de Janeiro.

Son dernier roman *L'Heure de l'étoile* diffère par les thèmes et le style du reste de son œuvre en se concentrant plus explicitement sur la pauvreté et la marginalité au Brésil.

Marie-Christine Soma

Au fil des années, tout en se passionnant pour les textes, Marie-Christine Soma crée des lumières pour Marie Vayssière, François Rancillac, Alain Milianti, Jean-Paul Delore, Michel Cerda, Éric Vigner, Arthur Nauzyciel, Catherine Diverrès, Marie-Louise Bischofberger, Jean- Claude Gallotta, Jacques Vincey, Frédéric Fisbach, Niels Arestrup, Éléonore Weber, Alain Ollivier, Laurent Gutmann, Daniel Larrieu, Alain Béhar, Jérôme Deschamps... En 1993, elle met en scène *I don't want to die, bad trip* d'après le journal de Danielle Collobert.

En 2001 débute la collaboration artistique avec Daniel Jeanneteau. Ils fondent ensemble la compagnie La Part du Vent, compagnie associée au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis sous la direction d'Alain Ollivier.

Leur premier spectacle, *Iphigénie* de Racine est créé au CDDB à Lorient puis au Théâtre national de Strasbourg. Suivent *La Sonate des spectres* de Strindberg en 2003, *Anéantis* de Sarah Kane en 2005, *Adam et Eve* de Boulgakov en 2007. À partir de 2008, ils signent ensemble la mise en scène de *L'Affaire de la rue de Lourcine* de Labiche avec le Groupe 37 de l'École du TNS, puis *Feux* d'August Stramm, au Festival d'Avignon et en 2009, *Ciseaux, papier, caillou* de Daniel Keene au Théâtre national de la Colline.

En 2010, Marie-Christine Soma adapte et met en scène *Les Vagues* de Virginia Woolf d'abord au Studio-Théâtre de Vitry puis en 2011 au Théâtre national de la Colline où elle est artiste associée.

En 2013, elle crée les lumières de la pièce d'Ibsen *Les Revenants* mise en scène par Thomas Ostermeier au Théâtre Vidy- Lausanne. Elle retrouve Thomas Ostermeier en 2015 à Berlin pour la création de *Bella Figura* de Yasmina Reza et en 2016 pour la création de *La Mouette*, toujours à Vidy.

En 2014, elle met en scène avec Daniel Jeanneteau *Trac* de Yohann Thommerel au Théâtre national de la Colline.

En 2015, elle crée les lumières d'*Innocence* de Déa Loher à la Comédie-Française sous la direction de Denis Marleau et Stéphanie Jasmin, ainsi que celles d'Andreas, d'après Strindberg mis en scène par Jonathan Châtel pour le Festival d'Avignon, et de *Trilogie du revoir* de Botho Strauss dans la mise en scène de Benjamin Porée également pour le Festival d'Avignon.

En 2017, elle crée les lumières de *La Règle du jeu* mis en scène par Christiane Jatahy à la Comédie-Française.

Marie-Christine Soma est professeure associée à l'université Paris X Nanterre. De 2008 à 2012, elle a dirigé le Comité de lecture du Studio- Théâtre de Vitry. Elle est membre du Comité de lecture du Théâtre national de la Colline.

prochainement

Antigone 82



création à Grenoble
coproduction MC2

théâtre

06 — 07 octobre

13 — 14 octobre

17 — 19 octobre

d'après *Le Quatrième Mur*

de Sorj Chalandon

adaptation Arlette Namiand

mise en scène Jean-Paul Wenzel

Beyrouth – 1982.

Aller monter *Antigone* d'Anouilh en pleine guerre du Liban avec des acteurs issus de chaque camp ennemi (chrétien, chiite, palestinien, druze) et offrir ainsi deux heures à la paix...

C'est le défi qu'entend relever Samuel Akounis, metteur en scène grec, que la maladie interrompt brusquement. Il confie alors cette mission impossible à son jeune ami Georges...

++ **Conférence Héros et héroïnes de la mythologie grecque sur les plateaux de théâtre : L'Illiade, L'Odyssée et Antigone** Avec Malika Bastin-Hammou, maître de conférences en langue et littérature grecques à l'Université Grenoble-Alpes **mardi 03 octobre à 14h**, Canopé, CRDP, 11 avenue Général Champon à Grenoble

++ **Rencontre** avec l'équipe artistique **jeudi 12 octobre** à l'issue de la représentation

Abou Diarra

musique

jeu 19 octobre 19h30

avec Abou Diarra n'goni, chant, Moussa Koita clavier, chœurs, Laurent Loit basse, Amadou Daou percussions, Vincent Bucher harmonica

Libre et curieux, l'artiste malien Abou Diarra nous emporte dans un voyage musical qui, entre ballades et rythmes ardents, parle d'exil et de mouvement. Il explore avec inventivité les sonorités du n'goni, cette harpe-guitare mandingue à laquelle il ajoute des cordes pour mêler la tradition wassoulou avec le blues et le jazz. Sa voix s'élève avec élégance sur des mélodies, révélant des phrasés singuliers habillés de touches électro discrètes.

La « note bleue » selon Abou Diarra. Envoûtant !

bar—cantine

Vous restaurer soupes et tartes maison, salades et en-cas salés, desserts, **boire un verre** chaud ou frais, avec ou sans alcool, seul-e ou à plusieurs, grandes tablées ou guéridons, **rencontrer** les artistes...

Le Bar-Cantine et son équipe vous accueillent dès 18h* ou après les spectacles : prenez la passerelle vitrée, descendez l'escalier, vous y êtes !

*le dimanche, une heure avant



4 rue Paul Claudel CS 92448
38034 Grenoble cedex 2

accueil billetterie 04 76 00 79 00
mc2grenoble.fr

MC2: